
Langue, discours et ethnopédagogie en contexte amérindien

Language, discourse and ethnopedagogy in a Quebec aboriginal language

Diane Daviault



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2308>

DOI : 10.4000/praxematique.2308

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 199-219

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Diane Daviault, « Langue, discours et ethnopédagogie en contexte amérindien », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 38 | 2002, document 7, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2308> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2308>

Tous droits réservés

Diane DAVIAULT
Département des sciences de l'éducation
et de psychologie
Université du Québec à Chicoutimi
555 Boul. de l'Université
Chicoutimi, G7G 2B1
Québec, Canada
ddaviault@uqac.quebec.ca

Langue, discours et ethnopédagogie en contexte amérindien

Le but du présent article est d'illustrer la question de l'inter-pénétration entre langue, discours et culture dans une langue amérindienne du Québec¹. Les données présentées ici sont issues d'un contexte pédagogique. Ce genre de contexte pourrait certes être qualifié d'une certaine manière d'ethno pédagogique. Cependant, la notion même d'ethnopédagogie présuppose non seulement un certain ethnocentrisme mais aussi une hiérarchisation des cultures dont il faut se méfier entre autres parce qu'elle fausse dès le départ le rapport enseignant/apprenant.

L'objectif ici est davantage de nourrir la réflexion sur la question de l'étroite inter-pénétration entre langue, discours et culture en apportant des données originales sur le sujet que d'approfondir la théorisation proprement dite. De plus, nous prendrons avantage du contexte présenté pour montrer la portée que peuvent avoir certaines incompréhensions interculturelles relevant de la langue et du discours en contexte pédagogique.

□ La présente recherche a été rendue possible grâce à une subvention du Conseil de Recherche en Sciences Humaines du Canada.

1. La langue utilisée aux fins du présent exposé est l'atikamekw.

Il est souvent question de la notion d'«interculturalité» comme d'un tout monolithique alors que cette notion recouvre, dans les faits, un vaste éventail de réalités différentes. Le type de «situation interculturelle» dont il sera question ici est celui où un individu d'une langue et d'une culture A s'adresse à un groupe homogène de personnes partageant une langue et une culture B. La situation présentée en est aussi une où la langue et la culture de chacun des groupes présentent des différences importantes, sinon maximales. Ce type de situation revêt des difficultés différentes de celles vécues dans l'enseignement en contexte de classe «multi-ethnique» qu'on retrouve de plus en plus dans les grandes villes.

Toute situation de communication est largement tributaire de la culture des parties impliquées et c'est le cas, a fortiori, dans le cadre d'une situation d'enseignement. Si toute transmission d'un savoir implique nécessairement la transmission de la culture de l'enseignant, selon Gohier (2002), elle doit aussi entraîner, pour être efficace, la transcendance de leur propre culture tant de la part de l'enseignant que des apprenants, ce qui suppose une connaissance minimale réciproque de la culture des parties en présence.

Déjà, une situation pédagogique comme celle qui sert de décor aux réflexions présentées dans cet article, du simple fait qu'elle met en scène un professeur d'une culture A et un groupe homogène d'étudiants partageant une culture B, implique en elle-même un «déséquilibre» des forces socio-culturelles en présence, lesquelles peuvent, à elles seules, être propres à «engendrer une insécurité qui remette en question la dynamique même de la situation pédagogique». (Marin : 2000).

Si à ce facteur s'ajoute une différence importante dans la «vision du monde» des parties en présence, laquelle se reflète entre autres dans le langage et dans ses usages, une méconnaissance de part et d'autre d'un tout ou d'une partie de cette réalité peut compromettre définitivement les conditions nécessaires à une communication efficace.

Chaque communauté humaine possède sa propre vision du monde (ce que nous appellerons ici «culture») et considère celle-ci comme étant universelle. Comme le précise Camilleri (1993) «les cultures sont autocentrées ; chacune procède d'un modèle de départ par rapport auquel ses représentations et ses valeurs sont justifiées».

Si l'on considère ces a priori dans la perspective relativiste du modèle de Whorf (1956), tel qu'il a été repris par Lucy (1992), il est absolument impératif que soient prises en compte les particularités de la langue, du discours et de la culture d'une communauté homogène d'apprenants afin qu'il puisse y avoir un échange pédagogique entre ces gens et l'enseignant d'une culture autre (par exemple la nôtre).

De ce point de vue, comme nous l'avons déjà souligné, les situations de rapports interculturels sont très diverses et ne présentent pas les mêmes difficultés, ceci tant du point de vue qualitatif que quantitatif.

Dans le cas qui nous intéresse, la spécificité de la langue atikamekw, et plus particulièrement ce qu'elle a de structurant au niveau cognitif, doit absolument être pris en compte dans toute situation de communication, et a fortiori dans une situation d'enseignement/ apprentissage.

Le fait, par exemple, que cette langue soit typologiquement très différente du français² n'est pas sans rapport avec les difficultés d'intercompréhension entre les locuteurs des deux langues.

Il convient par ailleurs de noter que les Atikamekw sont encore très proches de leur culture et de leur mode de vie traditionnels, ce qui, nous le verrons, se reflète dans leur langue et ses usages d'une part, mais contribue aussi à les éloigner conceptuellement de nos modes de pensée.

Il est souvent pris pour acquis que, dans une situation *d'interculturalité*, le fait de s'adresser à « l'autre » dans sa langue constitue un grand pas vers la décentration ethnologique. L'objectif du texte qui suit est de montrer comment, dans certaines conditions particulières, le fait d'utiliser la langue de l'interlocuteur peut, au contraire, compliquer et altérer la communication, allant même, dans certains cas, jusqu'à avoir sur celle-ci un effet pervers quand les aspects discursifs en sont méconus, ceci compromettant sérieusement par le fait même tout processus pédagogique.

2. L'atikamekw est une langue polysynthétique.

1. Contextualisation de l'étude

Au Québec, il se parle encore plusieurs langues amérindiennes. Dans certaines communautés, la langue amérindienne est même la seule parlée par près de 98 % de la population³. Dans plusieurs autres communautés cependant, la langue ancestrale est en état de déperdition rapide (Dorais (1990) ; Drapeau & Oudin (1993) ; Daviault (2002)). Afin de remédier à cette situation et à celle de l'assimilation culturelle et identitaire qui en résulte, les communautés amérindiennes ont pris en main leur propre système éducatif. Ceci a impliqué dans certains cas, une « amérindianisation » complète de l'école, alors que dans d'autres cas, on a procédé à la mise en place de systèmes d'éducation bilingues et bi-culturels. Dans les deux cas, l'objectif premier était l'enseignement de et dans la langue native à l'école. Surgit alors le problème de la formation d'enseignants qualifiés pour enseigner non seulement à parler la langue, mais aussi à la lire et à l'écrire, ce qui exige un savoir grammatical de la langue en question. Or, dans tous les cas, ce savoir est détenu par des linguistes, lesquels linguistes sont des non-amérindiens.

D'un simple point de vue identitaire, se faire expliquer sa propre langue par un « étranger » est extrêmement dévalorisant, voire déstabilisant. De plus, les besoins sont grands et les linguistes qualifiés dans ce domaine extrêmement rares. De ces deux réalités est née la création d'une formation de « techno-linguistes amérindiens »⁴, qui permettait de pallier aux deux inconvénients mentionnés précédemment et de démultiplier en quelque sorte les connaissances du linguiste non-autochtone, rendant ainsi chaque communauté plus autonome vis-à-vis de l'enseignement de sa langue.

Dans le cadre d'une formation de techno-linguistes, nous devons donc enseigner à un groupe d'adultes de la Nation Atikamekw les structures grammaticales de leur langue. Dans une volonté de décentration ethnologique, l'enseignement a été prodigué dans la langue native des

3. C'est le cas de l'atikamekw.

4. L'équivalent en France est appelé 'médiateur linguistique', Michel Launay, communication personnelle.

apprenants et c'est dans ce contexte qu'ont surgi les problèmes de communication qui sont la source des réflexions à l'origine de cet article.

Cette expérience nous a permis de faire ressortir l'étroite inter-pénétration entre la langue et le discours d'une part, et, d'autre part, l'étroite inter-dépendance entre structure de la langue, usage discursif et *culture* au sens de Whorf (1956) et Lucy (1992).

Dans la section suivante, nous présenterons deux types de données illustrant notre propos.

Nous examinerons tout d'abord la question de l'utilisation du nom de personne en atikamekw ; et nous présenterons ensuite l'aspect discursif de l'utilisation des ordres indépendants et conjonctifs dans la conjugaison verbale.

2. L'utilisation du nom de personne

En nous adressant aux étudiants dans leur langue maternelle, il nous a paru naturel et approprié de nous adresser à eux par leurs noms atikamekw. C'était là une erreur discursive et culturelle qui a engendré un hiatus communicationnel important et qui aurait pu compromettre définitivement la relation pédagogique sans un redressement rapide de la situation.

Une clarification ethnolinguistique s'impose ici. Chez les Atikamekw, (comme dans toutes les communautés algonquiennes) chaque individu porte 2 noms ⁵ : un nom français, « officiel », et un nom « amérindien ». Nous avons, pour la première fois, pris connaissance de cette réalité vers la fin des années '70, après plusieurs années de travail sur le terrain avec des algonquins. Ce furent tout d'abord quelques confidences de certains amis algonquins sur le « nom amérindien » de leurs enfants, nom qui était différent de leur « nom français », qui avaient éveillé notre attention sur ce sujet. Nous avons par la suite remarqué que ces parents n'interpellaient jamais leurs enfants au moyen de leur nom indien.

5. Dans certaines communautés, l'individu porte 3 noms : un nom français, un nom anglais et un nom amérindien ; c'est le cas dans certaines communautés du nord ontarien (Davialt, notes de terrain) et à Sheshatsit au Labrador (Terre-Neuve) (Mailhot :1993).

Plus récemment, au cours des quelques années durant lesquelles nous avons travaillé chez les Atikamekw, de nombreuses heures d'écoute attentive de conversations informelles nous avaient permis de noter l'existence de la même double dénomination des individus sans toutefois que nous en ayons bien compris les règles d'usage au moment de commencer notre enseignement.

Voici tout d'abord en quoi consiste cette double dénomination. Le nom officiel, soit le nom français, est celui qui sert dans tous les échanges avec les services gouvernementaux, les employeurs, et tous les membres ou institutions de la société blanche majoritaire. Ce nom, comme tous les noms français, est composé d'un prénom et d'un nom de famille. Le prénom peut être soit français soit anglais, alors que le nom de famille peut être soit français, anglais ou d'origine atikamekw. D'autre part, le nom atikamekw est constitué d'un seul mot. Ainsi, ce nom ne permet pas de situer la personne par rapport à ses liens familiaux ou claniques ; par contre, il est unique et n'est porté que par une seule personne dans la communauté. Ainsi, une personne qui s'appelle « Aline Petiquay » (nom fictif) de son nom « officiel », s'appelle aussi « anwâtin »⁶ de son nom atikamekw. Nous serions tentés de penser, à partir de notre modèle culturel occidental, que ce deuxième nom, le nom atikamekw, est celui qui particularise l'individu au sein de sa communauté. Cependant, un examen attentif du lien entre les règles discursives de l'usage des noms et l'univers culturel atikamekw montre qu'il n'en est rien.

Dès la première fois où un nom atikamekw a été utilisé en classe par l'auteure, un malaise évident s'est installé dans le groupe. Non seulement la personne ainsi interpellée a-t-elle affiché un grand sentiment de gêne accompagné d'une posture de « retrait psychologique », mais le reste du groupe a aussi montré des signes évidents de malaise, ce qui a mis fin provisoirement à tout échange.

Il s'est avéré que l'usage du nom atikamekw obéit à des règles discursives et socio-culturelles très strictes qui ne sont jamais explicitement énoncées⁷. Cette règle peut se résumer de la façon suivante : on

6. C'est-à-dire : le moment de la journée où tout est en équilibre dans la nature.

7. Ces règles, pour paraphraser cette phrase célèbre de Sapir (1927), sont : '... comme un code, secret et compliqué, écrit nulle part, connu de personne, entendu par tous'...

ne s'adresse jamais directement à une personne par son nom atikamekw et ceci, que l'on fasse ou non partie de la communauté. De la même façon, on ne peut parler de quelqu'un en son absence en l'identifiant par son nom atikamekw, si une personne qui lui est apparentée (ou fait partie du même clan) est présente. L'offense envers les personnes présentes est alors aussi grande que s'ils étaient eux-mêmes interpellés par leur nom atikamekw. Ces règles discursives s'appliquent à toutes les personnes de la communauté. Elles sont cependant beaucoup plus difficiles à appliquer par quelqu'un d'extérieur à la communauté car il lui manque toujours cette connaissance fine de tous les liens familiaux et claniques, ce qui rend très nombreuses les occasions de violer le tabou du nom.

Comme Whorf (*ibid.*) ainsi que Lucy (*ibid.*) l'ont souvent stipulé, une analyse du rapport entre culture, pensée et langage n'est possible (ou à tout le moins valable) que dans la mesure où elle est établie sur une base comparative entre deux communautés de langue et de culture différente.

Dans le cas de l'usage inapproprié par l'enseignante du nom atikamekw, on ne peut pas vraiment dire qu'il y ait eu « bris de communication ». En fait, le langage non-verbal des personnes présentes était très clair : il signifiait le refus absolu de cette intrusion dans leur monde. Le problème ici est une question de « vision du monde » et plus précisément de catégorisation de la place de l'individu dans la société.

En adoptant le point de vue Whorfien de la relativité linguistique, il est possible de montrer comment cet exemple fait ressortir les liens entre la culture, au sens large, le langage et les règles du discours. Dans l'univers amérindien, tous les êtres vivants sont inextricablement liés les uns aux autres. De ce point de vue, un être humain a le même statut que n'importe quel autre animal de la forêt : la vie ne forme qu'un tout, dont chacun des éléments est inter-dépendant et inter-relié. Si l'on poursuit dans cette logique, chaque personne n'est qu'une partie du tout, et ce, sur une base égalitaire. Dans cette perspective, le nom amérindien d'une personne est celui qui indique le lien, la place qu'occupe cette personne dans l'univers. Dans l'optique amérindienne, toute façon de « particulariser » un individu est mal perçue et mal vécue.

Par comparaison, la société occidentale est basée sur l'individualité. Chaque personne est vue comme un individu unique, et tout est bon pour se distinguer des autres. Dans notre culture, l'individualisme est la règle et tout, dans notre monde et nos façons de faire, est conçu de façon à permettre aux individus de se particulariser. Ainsi en est-il notamment dans les situations pédagogiques, où il est fortement encouragé pour un élève de s'exprimer, de se particulariser, alors que toute tentative allant dans le même sens chez les amérindiens rencontre une forte résistance passive. Dans cette optique, l'utilisation du nom amérindien dans les contextes précités ne peut être qu'une erreur linguistique et culturelle énorme dans la mesure où elle particularise l'individu.

Nous voyons comment l'examen attentif de la culture des atikamekw permet une compréhension de la règle discursive de l'utilisation des noms des individus. Elle nous donne aussi à comprendre combien une méconnaissance de ces règles peut nuire fortement au processus pédagogique.

3. L'utilisation discursive de l'indépendant et du conjonctif

En atikamekw, comme dans les autres langues algonquiennes, la conjugaison verbale est extrêmement complexe. Une des nombreuses différences avec le système verbal du français tient au fait que le verbe d'une phrase matrice ne se conjugue pas de la même façon que celui d'une phrase enchâssée. Cette différence systématique a incité Bloomfield (1946) à proposer une description du système de conjugaison de ces langues sur la base de trois grandes subdivisions, soient celles d'ordre, de mode et de temps ; spécifions que ce système de classification continue d'être utilisé par tous les algonquinistes.

Ces trois 'ordres' de conjugaison sont : l'indépendant, le conjonctif et l'impératif. L'indépendant s'applique à tous les verbes se trouvant dans une phrase simple ou à ceux de la proposition principale d'une phrase complexe. Le conjonctif s'applique à tous les verbes se trouvant dans une proposition enchâssée ainsi qu'aux verbes d'une interrogative

directe⁸. Quant à l'impératif, comme son nom l'indique, il s'applique aux verbes exprimant un ordre ou une requête d'action. Chacun de ces 'ordres' de conjugaison se subdivise en différents modes, lesquels comportent à leur tour différents temps, et chacune de ces catégories se caractérise par un ensemble de flexions qui lui est propre, comme nous l'illustrerons un peu plus loin⁹.

Nous présentons ci-après quels sont les modes et les temps de conjugaison se retrouvant dans chacun des ordres de conjugaison. À l'indépendant, les modes de conjugaison sont l'indicatif et le dubitatif et chacun de ces modes comportent deux temps : le présent et le prétérit. Au conjonctif, il y a trois modes de conjugaison, soit : l'indicatif, le dubitatif et l'itératif. Alors que les deux premiers modes (l'indicatif et le dubitatif) se conjuguent au présent et au prétérit, le troisième mode, l'itératif ne se conjugue qu'au présent. L'ordre impératif comporte deux modes, soient l'immédiat et le reporté.

Dans ces langues, le verbe est fléchi au moyen d'un préfixe (dans certaines conditions) et d'un ensemble de suffixes. L'occurrence de ces différents types de flexions est indiqué de façon schématique dans le tableau qui suit :

	Indépendant	Conjonctif	Impératif
Préfixes	+	-	-
Suffixes	+	+	+

Nous illustrerons maintenant ce système verbal¹⁰ afin d'en donner un aperçu morphologique d'une part, mais aussi une meilleure appréciation sémantique. Nous utiliserons pour ce faire le verbe *partir* (*matca*).

8. C'est à dire l'équivalent des 'Wh questions' en anglais. Pour une analyse plus détaillée à ce sujet voir Daviault (1982).

9. Notons que ce système s'applique aux 4 grandes classes de verbes des langues algonquiennes mais que nous n'élaborerons pas davantage ici sur cet aspect de la grammaire.

10. Cette illustration sera faite au moyen d'exemples de verbes de la classe 'Animé Intransitif' parce qu'ils sont morphologiquement beaucoup plus simples et permettent d'alléger l'exposé.

Considérons tout d'abord le cas de l'indépendant.

L'exemple 1) ci-dessous illustre une forme du verbe *matca* à l'indicatif présent :

1a)

ki matcan 'tu pars'

Ci-dessous, la décomposition morphologique du verbe :

ki-	matca-	n
2 ^e pers.	radical	suff. de pers.

Le radical du verbe est *matca-*. Le sujet est marqué à la fois par un préfixe *ki-* qui indique qu'il est à la deuxième personne, et un suffixe *-n* qui vient préciser l'information contenue dans le préfixe de personne.

Considérons l'exemple en 1b) :

1b)

ni matcanan ' nous partons'

Décomposition morphologique :

ni-	matca- i ¹¹	-nan
1 ^{re} pers.	radical	1 ^{re} pers. plur.

Dans l'exemple 1b), nous observons que le préfixe indiquant la personne de conjugaison du sujet est *ni*, soit la première personne, alors que le suffixe *-nan* vient préciser que ce sujet est au pluriel. Le sens du verbe est donc 'nous partons'.

Du point de vue sémantique, l'utilisation d'une forme verbale comme *ni matcanan* indique une déclaration d'un fait en train de s'accomplir.

L'exemple en 2) ci-dessous illustre le même verbe au prétérit de l'indicatif de l'indépendant :

2a)

Ki matcati
'tu partais'

11. Le 'i' est épenthétique.

Cette forme verbale indique une action qui s'est produite dans un passé qui n'est ni un passé rapproché ni un passé lointain. Elle s'utilise par exemple dans une phrase comme « tu partais travailler tous les matins » en parlant d'un mode de vie datant de quelques mois ou de quelques années.

L'ordre indépendant comporte aussi le mode dubitatif. Celui-ci sert à exprimer le doute, l'incertitude ou le scepticisme suscités par le fait que le locuteur n'a pas été le témoin direct de ce qu'il rapporte.

L'exemple en 3 ci-dessous illustre le même verbe au dubitatif présent :

- 3)
ki matcanatake -(il semble que) tu partes ¹²

Voici l'analyse morphologique du verbe :

ki	-matca-	-n-	-a ¹³ -	-otake
2 ^e pers.	radical	flexion pers.		morphème du mode dubitatif

Cette forme de conjugaison est utilisée pour indiquer un certain niveau de doute par rapport à une action se déroulant au moment où parle le locuteur, par opposition à l'exemple en 4) illustrant le dubitatif passé :

- 4)
ni matcananakopan '(il semble que) nous étions partis'

Décomposition morphologique :

ni-	matca-	inan	-a ¹⁴ -	ok-	opan
1 ^{re} pers.	radical	flexion plur.		dubitatif	passé

12. Je traduis par 'il semble que' le dubitatif, faute d'une meilleure approximation du sens.

13. Le 'a' est épenthétique.

14. Le 'a' est épenthétique.

Bien que la traduction française utilise un verbe enchâssé, il convient de rappeler que cette forme verbale atikamekw ne s'utilise que dans les phrases matrices. Cette forme verbale s'utilise pour parler d'un événement qui a eu lieu dans le passé mais dont le locuteur n'a pas été le témoin direct, ou à propos duquel il a un doute. Les exemples en 3) et en 4) pourraient aussi être traduits par : « tu pars (partais) peut-être ».

Voyons maintenant comment le même verbe se conjugue aux différents modes du conjonctif, c'est à dire quand il se trouve dans une proposition enchâssée.

Le premier mode du conjonctif est l'indicatif, qui se conjugue au présent et au passé, tout comme c'est le cas à l'indépendant. Considérons un exemple du présent de l'indicatif du conjonctif en 5) ci-après :

5)

e¹⁵ matcaian 'tu pars' (ou 'tu partes' dépendamment du verbe de la phrase matrice).

Décomposition morphologique :

matca-	i ¹⁶	an
radical		2 ^e pers. sing. sujet

Cette forme verbale est utilisée dans des exemples comme le suivant, en 6) ci-dessous :

6)

ni-kiskerintan e matcaian
'je veux que tu partes'

À l'indicatif passé, le verbe prend la forme suivante :

7)

e matcaipan 'tu partais'

15. le morphème e- est un marqueur d'enchâssement, l'équivalent du 'que' français.

16. Le 'i' est épenthétique.

Décomposition morphologique :

matca-	i	an-	pan
radical		2 ^e pers. suj.	passé conjonctif

Cette forme verbale s'utilise dans des phrases comme celle présentée en 8) ci-après :

- 8)
kiwapamapimititin e matcaipan
je te regardais quand tu parlais.

Dans cette phrase, le locuteur a été le témoin direct de l'événement qu'il rapporte, lequel s'est produit antérieurement à son propos.

Voyons maintenant le mode dubitatif du conjonctif. Comme nous l'avons mentionné un peu plus haut, ce mode peut aussi se conjuguer au présent et au passé, et cette forme de conjugaison se trouve toujours dans une phrase enchâssée.

Voyons tout d'abord un exemple du dubitatif présent du conjonctif, en 9) :

- 9)
e¹⁷ matcawane(n) '(il semble que¹⁸) tu partes'

Décomposition morphologique :

matca-	w ¹⁹ -	an-	-en
radical		2 ^e pers. conj. prés.	-dubitatif

La version au passé du même verbe est illustrée en 10)

- 10)
e matcawopane(n) (il semble que) tu parlais'

17. le morphème e- est un marqueur d'enchâssement.

18. Encore une fois, nous utilisons 'il semble que' faute d'une meilleure traduction.

19. Le 'w' est d'origine historique.

Décomposition morphologique :

matca-	-w--	-an-	-pan-	-en
radical		2 ^e p. suj. conj.	passé	dubitatif

Ces deux formes verbales (en 9 et en 10) sont utilisées pour exprimer un doute quant à un événement, généralement parce qu'on en n'a pas été le témoin direct, et le conjonctif est utilisé parce que l'événement est évoqué dans une proposition subordonnée.

Il existe cependant une nuance de sens avec le mode suivant, qui lui aussi exprime le doute ou l'incertitude : il s'agit de l'itératif. Ce mode ne s'utilise qu'à l'ordre conjonctif et seulement au présent. Nos informateurs insistent pour dire qu'il y a une importante différence quant au type d'incertitude exprimé par l'itératif par rapport au dubitatif, bien qu'ils soient tout à fait incapables de traduire celle-ci en français. Les verbes à l'itératif sont souvent précédés de la particule *kichpin* (si) et semblent exprimer une incertitude liée à la réalisation d'une condition, comme dans la phrase : « s'il pleut, je sortirai » dans laquelle le fait qu'il pleuve est lié à une certaine incertitude qui pourrait se traduire en français par : « je ne sais pas s'il va pleuvoir ». En atikamekw, le verbe pleuvoir serait ici à l'itératif, parce que le locuteur émet une hypothèse, une condition, sur le fait qu'il ne va sortir que s'il pleut.

Reprenons le même verbe, *matca*, pour illustrer cette forme de conjugaison :

- 11)
(Kichpin) matcaine (si) tu pars'

Décomposition morphologique :

matca-	i	an-	eh
radical		2 ^e pers. conj.	itératif

Nous laissons de côté la description grammaticale de l'impératif afin de mieux nous concentrer sur les différentes façons d'exprimer le doute ou l'incertitude. Mais avant de poursuivre dans cette voie, nous devons d'ajouter quelques mots sur les modaux. Il s'agit d'un ensemble de particules qui s'utilisent avant le radical du verbe et qui

indiquent soit le temps, l'aspect ou un ensemble assez étendu de variations sémantiques²⁰.

Le futur, par exemple, est marqué par ce genre de pré-verbe. En voici quelques exemples en 12) ci-dessous :

12a)

à l'indépendant :

ni-ka-matca 'je partirai'

où la particule *ka* marque le futur. Au conjonctif, le pré-verbe du futur est *kitci*²¹ dans les propositions circonstancielles ou complétives et *ke* dans les relatives. Considérez les exemples 12b) et c) ci-après :

12b)

Ka-matowak awasak kitci- matcaian 'les enfants vont pleurer quand tu partiras

Ka- matowak awasak kitci- matcaian

futur indépendant verbe ind. enfants futur conjonctif verbe conjonctif

12c)

awasak ke- matowatc 'les enfants qui pleureront....'

awasak ke- matowatc

enfants futur relative verbe conjonctif

Le futur étant, par définition, incertain, nous pouvons nous demander quelles sont les conditions, grammaticales pour le moment, d'utilisation respective du futur, du dubitatif et de l'itératif. Nous produisons quelques exemples ci-après de ces différents temps et modes de conjugaison afin de tenter de mieux cerner les différentes nuances de sens qu'ils apportent.

Voyons tout d'abord une illustration de la différence entre l'indicatif du conjonctif et l'itératif :

13a)

ki-ki-pichan kitchi -matcaian

Tu pourras venir quand je partirai'

13b)

ki-ki-pichan matcaiane

Tu pourras venir quand je partirai'

20. Pour une description plus détaillée, voir Daviault (1994).

21. La présence de cette particule est assez souvent facultative.

La phrase en 13a) utilise dans la subordonnée un verbe à l'indicatif du conjonctif ; le futur est marqué par la présence de la particule *kitci* dont la présence est facultative. La phrase en 13b) utilise le mode itératif dans la subordonnée, ce qui indique que le sens 'réel' est celui-ci : tu ne pourras venir qu'à la condition que je parte, et ce départ est incertain, alors qu'en 13a), le sens est « que tu pourras venir dès que je partirai », mais ce départ est certain, planifié.

Voici en 14) un exemple tiré d'un discours :

14)

Kaie [wa- nipaiekw] ki ka aiamihanawaw,
Et quand vous voudrez dormir vous prierez,

Dans cet exemple, le verbe qui nous intéresse est : wa –nipaiekw (quand vous voudrez dormir). Ce verbe est à l'indicatif du conjonctif, et le futur est sous-entendu par le fait que le verbe de la principale (vous prierez) est au futur. Ici, c'est l'indicatif qui est utilisé, parce qu'il n'y a aucun doute dans la tête du locuteur sur le fait que les gens à qui il s'adresse éprouveront, éventuellement, le besoin de dormir.

Par contre, dans l'exemple en 15) ci-dessous, l'orateur fait usage du mode dubitatif, dans la mesure où il ne peut être certain de ce que les gens feront le jour où ils auront des enfants.

15)

...ekotca ni kaie [kirawaw ke totowekok] tatawe kinitcaniciwawok.
...c'est ainsi [que vous ferez] vous aussi quand vous aurez vos enfants.

Cette phrase est intéressante à plusieurs égards. Nous avons ici deux verbes au conjonctif : le premier, *faire* (ke totowekok) est conjugué au dubitatif conjonctif, parce que l'auteur ne peut présumer de ce que feront ses auditeurs, mais le deuxième verbe 'avoir des enfants' (*kinitcaniciwawok*) est à l'indicatif du conjonctif²², indiquant ainsi qu'il va de soi (pour l'orateur) que les gens auront des enfants.

L'exemple en 16) ci-dessous illustre bien le sens de l'utilisation de l'itératif :

22. Ici l'utilisation du conjonctif est due à l'enchâssement de la proposition.

16)

Aka [papamitamekwe] e ici witamakoiekw,
(Si) vous ne faites pas attention à ce qu'on vous dit,

Ici, le verbe faire attention (*papamitamekwe*) est à l'itératif parce qu'il s'agit d'une condition, d'une éventualité.

En résumé, du point de vue grammatical, dès qu'un verbe se trouve dans une enchâssée, il est à l'ordre conjonctif. Ainsi, il n'apparaît jamais de verbe dans une subordonnée qui ne soit au conjonctif. Par ailleurs, ces langues disposent de plusieurs façons de rendre compte d'une grande variété de nuances sur l'incertitude par rapport à l'énoncé, et nous en avons énuméré quelques unes ci-dessus. Si la règle grammaticale de l'utilisation du conjonctif est très claire, les règles discursives qui en commandent l'utilisation dans des phrases matrices sont un des aspects bien peu connus et mal documentés des langues algonquiennes.

Nous présentons ici au moins un aspect discursif du conjonctif tel qu'il nous a été permis de l'observer :

Quand un locuteur veut parler d'un événement habituel, dont la survenue est prévisible dans le temps, mais qui, cependant, ne s'est pas encore produit, il doit utiliser le conjonctif et ce, même s'il s'exprime au moyen d'une phrase simple.

Par exemple, dans la phrase suivante :

17)

« le cours se termine à 16 heures »,

si celle-ci est énoncée le matin, et non au moment où le cours se termine, l'énoncé doit être exprimé au *conjonctif* nonobstant le fait qu'il s'agisse d'une phrase simple. Cependant, la même phrase énoncée au moment même où le cours se termine sera exprimée à l'*indépendant* conformément à l'usage attendu dans les phrases simples, parce qu'au moment de l'énonciation, le locuteur est certain que le cours se termine effectivement à 16 heures et qu'en conséquence, ce qu'il dit est vrai.

Le fait d'utiliser le *conjonctif* (dans une phrase simple) pour parler d'un événement qui ne s'est pas encore produit mais dont la survenue est hautement probable, constitue, pour les locuteurs amérindiens, un

des moyens dont ils disposent pour exprimer un certain niveau d'incertitude quant à la véracité du propos tenu. Le fait est qu'il existe, dans ces langues, une étonnante multiplicité de moyens linguistiques pour exprimer différents niveaux de certitude par rapport à la véracité et l'exactitude d'un énoncé. En étroite relation avec la question de la véracité, ces langues ont aussi de multiples façons, comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, d'exprimer si un locuteur a été ou non le témoin direct de l'événement rapporté dans son énoncé ; là où il y a une différence importante avec le français, c'est qu'il existe de nombreuses nuances entre « témoin direct », « témoin indirect » (propos rapporté), « rumeur », « croyance générale », etc.

Nous ne nous étendrons pas ici sur ces différentes formes linguistiques. Leur existence n'est évoquée que pour situer l'usage discursif du *conjonctif* dans un ensemble linguistico-culturel précis.

Nous pouvons citer à cet effet un exemple qui était bien notre propos. Il y a quelques années, une coalition d'amérindiens s'est réunie pour adresser aux Nations-Unies un rapport dénonçant les dommages causés à la nature par les vols militaires à basse altitude au-dessus du territoire canadien. Le rapport était très bien documenté, mais entièrement rédigé... au *conjonctif*. Ce style indiquait que les auteurs du rapport n'avaient pas été eux-mêmes les témoins directs de tous les événements rapportés dans le document.

L'usage du *conjonctif* dans une phrase matrice peut aussi servir à montrer à l'interlocuteur qu'on ne présume pas de sa réponse, ce qui, dans certains cas, est une forme de délicatesse. Nous rapportons ici un exemple qui s'est produit durant l'un de nos cours.

Lors d'un examen oral, une étudiante demande à une autre :

18)

Arimak-a ?	Est-ce difficile ?
Arimak-	a
difficile conjonctif	particule interrogative

En règle générale, les questions qui demandent une réponse en oui/non sont exprimées au moyen d'un verbe à l'*indépendant*, comme dans l'exemple suivant :

- 19)
- | | |
|---------------------|-------------------------|
| Takochin-a ? | Est-elle arrivée ? |
| Takochin- | a |
| arriver indépendant | particule interrogative |

Les deux exemples ont la même structure et devraient donc prendre tous les deux l'*indépendant*. Dans le cas d'un type de question comme en 18) cependant, le fait d'utiliser le *conjonctif* est une façon de montrer à l'interlocuteur qu'en aucune façon on ne présume de sa réponse et qu'on éprouve même un certain doute à l'effet que la personne ait pu trouver l'examen difficile.

Ce type de précautions discursives est intimement lié avec la culture. Il convient de rappeler que les peuples algonquiens étaient des peuples de chasseurs-cueilleurs à tradition orale. Dans ce contexte, toute information est transmise directement d'un individu à un autre, et peut concerner des informations de la plus grande importance pour la survie, tels l'emplacement d'un endroit giboyeux, d'un passage difficile sur une rivière, d'un site propice à l'érection d'un campement, etc. Dans un contexte où le langage oral est le seul moyen de transmission des connaissances, la question, pour l'interlocuteur, de pouvoir évaluer avec précision le degré de certitude et de véracité des propos prend tout son sens.

Dans l'optique d'une comparaison inter-linguistique et interculturelle telle que préconisée par Worf (*ibid.*) et Lucy (*ibid.*), nous pourrions faire ressortir le fait qu'en français, il y a de nombreuses façons de situer de façon précise l'ordre des événements sur une ligne temporelle, alors que dans les langues algonquiennes les manières de situer les événements sur une ligne temporelle sont beaucoup moins nombreux et aussi beaucoup moins précis. Ainsi, il semble toujours étrange pour un francophone qu'un amérindien ne connaisse pas son âge et n'accorde aucune importance à cette question.

Par contre, dans leur langue et leur culture il est de la plus haute importance de connaître, selon une échelle de nuances que nous ignorons en français, le degré de véracité de tout énoncé.

Cette organisation de la grammaire et des règles discursives en atikamekw influe inconsciemment mais fortement sur la pensée des locuteurs natifs de cette langue. Ainsi, il ressort de leurs contacts avec

des francophones qu'ils tiennent en général ces derniers pour des menteurs²³. Il s'agit là d'un malentendu culturel né du fait que les francophones utilisent largement le style affirmatif (en français), lequel est interprété par les amérindiens comme l'équivalent de l'indépendant dans leur langue. Du point de vue amérindien, tout se passe comme si les francophones affirmaient continuellement avoir été les témoins directs de qu'ils énoncent et en avoir éprouvé personnellement la totale véracité. D'autre part, quand il arrive qu'un francophone s'exprime en langue amérindienne, il est généralement inconscient de certaines règles discursives qui commandent, par exemple, d'utiliser le conjonctif dans une phrase simple dans certains contextes (comme dans le cas que nous avons évoqué ci-haut). Ce qui, encore une fois, éveille la méfiance de ses interlocuteurs amérindiens.

Dans le contexte pédagogique présenté ici, la méconnaissance de l'usage discursif du conjonctif a suscité un certain doute chez les étudiants par rapport à l'ensemble des propos de l'enseignante tant que l'usage correct du conjonctif n'a pas été compris par cette dernière.

Conclusion

Nous avons essayé de montrer, au moyen de deux exemples tirés de la langue et de la culture atikamekw, qu'il ne suffit pas de parler la langue de l'autre pour combler les écarts interculturels. En effet, il est généralement compris, par l'expression « parler une langue », en connaître la grammaire et le lexique. Or, nous avons vu qu'à défaut de bien utiliser les règles discursives en usage dans une communauté, la communication peut être sérieusement compromise. En utilisant le modèle théorique de la relativité linguistique tel que proposé par Whorf (*ibid.*) et Lucy (*ibid.*) nous avons pu démontrer à quel point la culture, la langue et les règles discursives d'une communauté sont étroitement inter-reliées, et combien la compréhension d'une culture peut éclairer certains usages discursifs.

23. 'michak-odon', disent-ils ; littéralement : ceux dont la bouche est grande. Or, il est généralement admis, chez les amérindiens, que les gens qui parlent trop finissent nécessairement par mentir.

BIBLIOGRAPHIE

- Bloomfield L. 1946, « Algonquian » in *Linguistic Studies of Native America*, Hoijer H. & al. red., Viking Fund Publications in Anthropology, 6, pp. 85-129.
- Camilleri C. 1993, « Le relativisme : du culturel à l'interculturel » in F. Tanon & G. Vermes (Éd.) *L'individu et ses cultures*. Paris : L'Harmattan.
- Daviault D. 1982, *Une analyse des particules introduisant les structures enchâssées en algonquin*, Mémoire de M.A., Université de Montréal.
- 2002, *L'état de la langue montagnaise à Mashteuiatsh*. Rapport du Projet 'Eitinanu' remis au Conseil des Innus du Lac St-Jean.
- Dorais L. J. 1992 *Les langues autochtones au Québec*. Québec : Publications du Québec.
- Gohier C. 2002, « La polyphonie des registres culturels, une question de rapports à la culture. L'enseignant comme médiateur, passeur, lieu » in *Revue des Sciences de l'Éducation*, vol. XXVIII, n° 1, 2002, Montréal, Québec.
- Lucy J. A. 1992, *Language diversity and thought*, Cambridge University Press : MA.
- Oudin A.S. & Drapeau L. 1993, « La situation de la langue montagnaise à Mashteuiatsh », in *Recherche Amérindienne au Québec* : Montréal, Québec.
- Mailhot J. 1993, « Les gens de Sheshatshit : au pays des Innus, Montréal » : *Recherches Amérindiennes au Québec*.
- Marin J. 2000, « Une éducation appropriée aux peuples autochtones d'Amérique latine » in *Raisons Éducatives : Pourquoi des approches interculturelles en sciences de l'éducation ?*, Dasen, P. & C. Perregaux (Eds), Paris, Bruxelles : De Boeck Université.
- Sapir, E. 1927, « The Unconscious Patterning of Behavior in Society » in Dummer, E.S. (ed) *The Unconscious : A Symposium*, New York : Knopf.
- Whorf, B. L. 1956, *Language, thought and reality : selected writings of Benjamin Lee Whorf* (ed. J. B. Carroll). Cambridge, MA : The Massachusetts Institute of Technology Press.
- Wierzbicka, A. 1991 *Cross-cultural Pragmatics*, The Hague : Mouton de Gruyter.

